L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : No 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.

DIMANCHE 2 AOUT 1885.

LE DR FERRAN.

Extrait du compte-rendu de la séance du 13 juillet de l'Académie des sciences, de Paris :

Le docteur Ferran adresse une nouvelle note à l'Académie.

Il proteste d'abord contre l'intention qu'on lui attribue de vouloir garder le secret de ses procédés. Il invoque sa précédente note dans laquelle il a consigné, dit-il, les explications les plus claires. "J'ai dit, ajoute M. Ferran, et j'affirme de nouveau que ma culture du bacille-virgule douée du maximum de virulence est inoffensive pour l'homme auquel on l'inocule dans le tissu cellulaire sous-cutané. On m'a objecté, on m'objecte encore que, les symptômes déterminés par l'inoculation ne sont pas ceux du choléra, que, par conséquent, je ne donnant pas le choléra (atténué bien entendu), je ne saurais prétendre conférer l'immunité contre l'épidémie. Je répond : Les résultats obtenus par mes vaccinations permettent d'affirmer de la manière la plus certaine que, là où elles ont été pratiquées sur un grand nombre de personnes, la courbe traduisant le progrès et le déclin du mal a été modifiée de la manière la plus heureuse."

M. Ferran parle ensuite de la préparation de ses cultures : c'est là, on s'en souvient, le point resté mystérieux que signale le rapport de M. Brouardel. Le médecin espagnol se défend énergiquement d'avoir voulu rien cacher. Il n'y a pas de secret, répète-t-il ; j'emploie une culture pure, non atténuée, faite dans du bouillon très nutritif. J'ajoute que l'aération des cultures favorise l'intensité de la virulence et produit un vaccin meilleur. La dose employée est de 1 centim. cube pour chaque bras. Trois inoculations sont nécessaires pour conférer l'immunité ; je les pratique à cinq jours d'intervalle. Au total, c'est 6 centim. cubes de vaccin qui sont introduits dans le tissu cellulaire sous-cutané.

Le bacille-virgule ne se reproduit pas dans ce tissu. Je suis disposé à croire que l'action préservatrice est produite par l'accoutumance au virus cholérique de l'organisme inoculé. Au bout des cinq premiers jours, les périls d'invasion subsistent encore. On ne saurait encore préciser la durée de l'immunité, qui semble atteindre et dépasser deux mois. Chez les nourrices, l'élimination du virus par la sécrétion mammaire ; elle s'opère sans provoquer aucun symptôme grave. Enfin, tous les phénomènes morbides résultant de l'inoculation paraissent, comme ceux du choléra, provoir n'une action profonde exercée sur les centres nerveux.

Dans une autre lettre, postérieure en date à celle que nous venons d'analyser, M. Ferran proteste avec une nouvelle énergie contre l'accusation contenue dans le rapport de M. Brouardel. Il croit, dit-il, m'être clairement expliqué devant l'Académie ; je n'ai en aucune réserve au point de vue scientifique, mes deux notes en font foi. J'ai indiqué par quel moyen j'obtenais la culture virulente ; j'ai dit, en outre, que l'homme pouvait sans inconvénient supporter l'effet de la culture élevée au maximum de virulence ; j'ai indiqué quelle dose maximum on pouvait impunément introduire dans l'organisme humain. J'ai offert à l'Académie d'expérimenter sous ses yeux. Aucune réponse n'a été faite à cette offre. Je prie la compagnie de vouloir bien prendre note de ces remarques.

M. Bouley, président.—L'Académie ne pouvait inviter M. Ferran à venir faire des inoculations en France, où il n'y a point de choléra. Je regrette que M. Ferran n'ait pas fait, sous les yeux des missionnaires envoyés vers lui par le ministre du commerce, ce qu'il se proposait de faire sous les yeux de l'Académie, et qu'il n'ait pas préparé devant eux ses cultures.

M. Paul Bert demande que la nouvelle note de M. Ferran soit renvoyée, comme la précédente, à la commission du prix Bréant. Si on ne peut inviter M. Ferran à venir opérer en France, on peut espérer qu'il consentira à nous envoyer des tubes de vaccin, qui seront étudiés et essayés. On éclairera le malentendu ou la contradiction qui existe entre les assertions du médecin espagnol et les membres de la mission française. Il faut d'ailleurs qu'on sache que les expériences de laboratoire faites avec du virus cholérique ne font courir aucun danger à la santé publique.

L'Académie des sciences, de Paris, décernera, en 1886, le prix fondé par Jean Reynaud.

Ce prix, de la valeur de dix mille francs, est décerné, tour à tour, par chacune des cinq sections de l'Institut : il est distribué au travail le plus méritant qui se sera produit pendant un période de cinq ans. Il ira toujours à une œuvre originale, élevée et ayant un caractère d'invention et de nouveauté.

L'écorce de la racine de grenadier renferme une substance qui a la précieuse propriété de tuer sûrement le ver solitaire. Ordinairement on se sert de l'écorce de grenadier du Portugal ; mais ceux qu'on cultive dans nos jardins jouissent de la même efficacité.

Une décoction d'environ 100 grammes d'écorce fraîche du grenadier est suffisante pour chasser de l'intestin l'incommode *solium*.

Trois jolies inadvertances — aujourd'hui on dirait "gaffes"—relevées par l'*intermédiaire des chercheurs et curieux* sur le dos de Ponson du Terrail :

"La lune dorait de ses rayons d'argent...."

"Il se promenait de long en large, les mains derrière le dos, en haant son journal.

"J'entends les pas d'un cheval ; c'est Saphir (une jeune fille) qui rentre."

Il faut avouer que les distractions du père de *Rocambole* étaient un peu fortes.

Vent-on savoir, à titre de curiosité, quel *est* le nombre de personnes qui entrent tous les jours à l'Hôtel de Ville de Paris ?

On y en compte actuellement, en moyenne, 6,500, non compris, bien entendu, le va-et-vient du personnel.

Les deux grands ascenseurs fonctionnent presque sans interruption du matin au soir, sous la surveillance d'un employé mécanicien qui se tient perpétuellement dans la cage. Chacun de ces ascenseurs fait cent dix voyages par jour et reçoit une moyenne de cinq personnes à la montée et sept à la descente.

L'ascenseur du quartier de la direction des travaux, à lui seul, monte au deuxième plus de cinq cents personnes tous les jours, de dix heures du matin à quatre heures du soir.

Boulevard des Italiens :

—Quel prix votre troisième ?

—Cinq mille francs.

—Il y a une écurie au moins !

—Pourquoi faire ?

—Pour l'âne qui remorquerait ce prix-là !

LA PENDULE.

NOUVELLE.

C'était à la fin du siège de Paris. La nuit était venue, nuit sombre et froide, troublée dans son silence par le grondement sourd du canon. Les pieds sur les chenets, les mains tournées vers la flamme joyeuse, j'avais laissé tomber mon livre, et je jouissais avec une satisfaction égoïste, qui n'était pas sans un léger arrière goût de remords, de ma sécurité relative.

Est-ce que je ne défiais pas tous les canons de Krupp, tous les obus du roi Guillaume, dans mon entre-sol de la place de la Madeleine ?

Est-ce que mon bûcher n'était pas garni en prévision du plus long, du plus rigoureux de tous les hivers ?

Est-ce que, grâce à la prévoyance de ma femme de charge, je ne savais pas plus d'huile qu'il n'en fallait pour ma lampe du soir, plus de conserves en viandes et en légumes que je ne pourrais en consommer pendant cette période, dont tout, hélas ! faisait prévoir le terme prochain ?

Et puis surtout, n'avais-je pas, la veille même, conclu un marché d'or avec mon pourvoyeur habituel du quai Voisine ? Pour une somme relativement insignifiante, j'étais devenu l'heureux possesseur d'un vase chinois de la plus belle époque, de la fin du dix-septième siècle, assurait mon homme avec un aplomb qui me charmait.

"Il n'y a pas à en douter, Monsieur, me disait-il ; hier encore je recevais la visite de M. Stanislas Julien, qui me fait souvent l'honneur d'entrer au magasin, et il a vite reconnu sous le pied la marque de la dynastie des Ming : une fleur de sésame et une feuille d'acore !"

Va pour la dynastie des Ming et la fleur de sésame ! Il n'y a que la foi qui sauve. Mais quelle flore fantastique s'épanouissait sur les larges flancs de mon vase ! quels merveilleux dragons ! quels phenix incomparables ! quels jolis Chinois aux yeux bridés, au nez aplati, à l'air caressant et perfide, se promenant, avec leurs Chinoises aux petits pieds, au milieu de paysages chimériques, délicieusement en dehors de toutes les lois de la perspective : ponts enjambant les nuages, kiosques et pagodes grimpés sur le cratère des volcans, bateaux voguant au milieu des fleurs !

Pour mieux jouir de ma conquête je l'avais placée en pleine lumière, et sa vue me suscitait nulle pensées agréables, non pas ces réflexions, mères de la sagesse, qui font germer le bien dans les âmes, mais ces contemplations stériles, filles de l'égoïsme, qui se perdent dans la vue de ce sentiment du bien-être personnel.

"Pauvres soldats, me disje enfin, après avoir lentement repassé toutes mes félicités ; pauvres braves gens ! Il est beau de verser son sang pour le pays ! Morbleu ! si j'étais jeune,, moi aussi !.."

Et, ma conscience tranquillisée par cette éloquente apostrophe, je repris mon livre favori.

Que de délicieuses pages dans Audubon ! que d'aimables et brillants croquis que de visions charmantes il évoque d'un trait de plume ! En le lisant, j'oublie l'hiver et ses frimas : je revois les buissons fleuris et les haies peuplées d'invisibles chanteurs, le nid bercant de la jeune famille ; je suis le vol rapide de l'hirondelle ; je crois entendre la note aiguë de l'alouette matinale, le mélodie du rossignol, la plainte de la tourterelle ; et ces forêts de l'Amérique, animées par tribus innombrables au ramage varié, au plumage éclatant !

Tout à coup on frappa à ma porte.

"La poste soit de l'importun ! Il n'est pas six heures, j'imagine ! Qui peut venir me relancer jusqu'ici ?

—Monsieur, me dit mon vieux Joseph, en se grattant l'oreille d'un air embarrassé, c'est la Rosette qui voudrait bien parler à Monsieur.

—Allons, bon ! Que me veut-elle ? On ne peut donc pas avoir un instant de tranquillité !

Et, d'un air maussade, je fermai mon livre. Quelle vie et quelle jolie description je faisais là.

Rosette entra timidement. Derière elle, dans less plis de sa robe se cachait mon filleul.

—Allons Julot, lui dit-elle tout bas en l'attirant doucement, il ne faut pas être honteux comme ça. Va dire le bonjour à ton parrain, et demande-lui comment il se porte,

Il sortit de la cachette sa figure mutine, mais la rentra aussitôt comme un oiseau qui, mettant pour la première fois la tête hors du nid, entrevoit des périls qu'il n'ose affronter en face

Il y avait fort longtemps que je n'avais vu mon filleul, et je dois avouer que je remplissais assez mal mes obligations envers lui : un convert d'argent avec la timbale traditionnelle à sa naissance, une pièce d'or au premier de l'an, une petite amicale sur sa joue à chacune de ses visites, et je me croyais quitte. L'enfant était charmant pourtant! un regard limpide et bien connu celui de la mère, une forêt de cheveux blonds ébouriffés, et une petite bouche d'enfant qu'aurait pu envier un fils de prince.

—Il est grandi, dis-je un peu ou hasard, car je ne me souvenais guère de sa dernière visite.

—Oh ! pour ça, oui, répondit-elle avec un sourire d'orgueil maternel. Pauvre cher petit ! il était bien fort à l'été, mais voilà trois mois que tout le monde mène une vie si chétive ! Nous n'avons pas vu monsieur depuis longtemps, s'empressa-t-elle d'ajouter comme pontense d'une confidence qui pouvait avoir l'air d'une indiscrétion ; c'est par rapport aux rhumatismes de François qui nous a retenus à la maison.

—Ah ! ce pauvre garçon a toujours ses rhumatismes. C'est un bien vilain mal, dont j'ai le bonheur d'être exempt !

—Oui, monsieur. Il souffre beaucoup sans se plaindre jamais, et c'est à peine si j'ai pu le traîner de son lit jusqu'à la cheminée. Aussi je ne serais pas venue encore aujourd'hui, s'il ne m'avait dit.. du moins, si je n'avais pensé.... enfin, nous avons eu *Fidès* tous les deux que monsieur, qui est si bon, voudrait peut-être nous rendre un grand service.

—Volontiers, Rosette ; de quoi s'agit-il ?—Quelque argent d'avance, pensai-je, grâce à Dieu, je ne suis pas au dépourvu.

Elle hésita un instant, lissa les cheveux de Julot, qui mordait consciencieusement son pouce ; puis, après avoir toussé d'une petite toux timide pour s'éclaircir la voix, elle eut l'air de prendre son parti :

—Voilà ce que c'est, Monsieur ! je l'ai laissée dans l'antichambre, et si ça doit gêner monsieur, j'espère qu'il voudra bien me le dire. Je la remporterai alors telle qu'elle est venue.

Qui est-ce ? dis-je, passablement intrigué, et redoutant quelque chose de plus que la question d'argent.

—Ma pendule, Monsieur, notre pendule ! Voilà plusieurs jours que les plus plus vieux lâ-bas, du côté de Montrouge, nous dit qu'il n'y a pas moyen de quitter. L'usine a beau être fermée, il faut que les concierges restent à leur poste. Nous sommes là avec quelques voisins qui ne veulent pas laisser leur mobilier à l'aventure. Pour nous, nous abandonnons bien tout à la volonté du bon Dieu ; mais il y a cette pendule, vous savez, Monsieur, c'est pas une pendule comme une autre ! c'est pas un meuble, ça ! c'est comme une amie, comme un parent ! Quand je ne devrais pas laisser d'autre héritage à mon garçon, je serais encore contente !

—Eh ! que voulez-vous donc dire, ma bonne Rosette ? demandai-je tout surpris de sa naïve innocence.

—Ah ! Monsieur ! c'est une histoire qui est déjà bien vieille, et que j'aimerais bien raconter à monsieur, si ce n'était la crainte de l'ennuyer.

Je fis un geste de sympathie tout plein de condescendance.

—Il me semble que si monsieur la connaissait (il est si bon, tout grand savant qu'il est), il aimerait aussi notre pauvre pendule, et qu'il en prendrait soin sans trop d'ennui. D'abord, elle marche si bien ! Juger donc, elle ne s'est pas arrêtée une seule fois depuis quatorze ans ! mais aussi, faut dire la vérité, elle aime la chaleur comme une personne frileuse ! c'est encore ce qui m'a engagée à l'apporter à monsieur. Chez nous, on n'a plus guère de bois ni de charbon, et j'avais toujours peur de la voir s'arrêter. Ah ! si je n'entendais plus son tic-tac pendant que je travaille, il me semblerait qu'il y a un mort à la maison !

La pendule avait été emballée avec un soin pieux : la ouate, la mousseline, le papier de soie, le papier découpé, avaient été prodigués avec une profusion touchante.

Qu'allait-il sortir de là ?

Les mains tremblantes d'émotion, Rosette achevait le dépouillement. Quand elle eut enlevé les derniers voiles, elle recula de quelques pas en arrière, comme fait un artiste qui veut jouir de son œuvre, et elle tourna vers moi son regard timide, quêtant l'admiration.

C'était une de ces grotesques pendules comme on en voit d'ordinaire dans les ménages d'ouvriers.

Sur un socle massif de marbre blanc trônait une vigoureuse Pomone de zinc doré. Entourée de fruits de toutes sortes, aux formes bizarres, elle ressemblait plutôt à une bonne grosse fruitière bien épanouie au milieu de sa marchandise, qu'à l'immortelle qui préside aux vergers. Des amours joufflus, dorés comme elle, jouaient à ses pieds au milieu de fleurs fantastiques.

Que dire à l'humble créature qui attendait mon jugement d'un air d'angoisse ?

J'admirai tout haut la conservation de la dorure, j'eâtchai opiniâtrement prendre jour, et la blancheur du marbre.

—Et il y a quatorze ans que vous avez cela, Rosette ?

—Oui, Monsieur, quatorze ans depuis la Saint-Martin, anniversaire de notre mariage. Ah ! c'a été aussi un grand jour que celui où elle est entrée chez nous !

Depuis quelques instants, je m'étais laissé prendre au charme de ce fort accent lorrain, l'accent du pays natal, qui résonnait à mes oreilles comme une musique oubliée, mais toujours chère. Les souvenirs m'arrivaient en foule : je retrouvais les senteurs âcres de la montagne, le murmure des sources, le silence des bois, les scènes familières, les frais paysages au milieu desquels s'était écoulée mon enfance, et toute cette nature simple et agreste qui s'harmonise si bien avec le caractère de nos fortes et laborieuses populations.

—Parlons du pays, Rosette, lui dis-je tout à coup, car j'étais bien loin de la pendule à cette heure.

—Ah ! ma pauvre Lorraine, murmura-t-elle, et ses yeux se mouillèrent.—On dit, Monsieur, "qu'ils" veulent nous la prendre. Est-ce bien possible, grand Dieu ! un pays si riche, où tout le monde a sa vache, où l'on ne connaît pas de mendiants ni d'oisifs ! Oui, pour sûr, ils voudront nous avoir, continua-t-elle, estimant son village natal bien haut. Ils nous prendront une par une nous avons, et il y en a qui disent qu'ils nous forceront à servir chez eux comme cultivateurs.

Je la rassurai sur ce dernier point ; mais pour le reste, hélas ! que pouvais-je lui répondre !

C'était la que j'avais pris François pour l'attacher à mon service, là qu'il avait connu la Rosette, là qu'avait trouvé son dénouement cette rustique idylle éclose dans le fond d'un vallon des Vosges. Elle s'appelait Catherine de son nom, mais elle était si fraîche et si rose, si souriante alors dans sa candeur timide, qu'au village tout le monde l'avait surnommée Rosette, et François comme les autres.

—Ah ! Monsieur, me disait-il en m'annonçant son mariage, c'est une bien brave fille, la crème des filles du Saint-Palais ! et si laborieuse, si propre, si rangée ! D'abord, elles sont toutes comme ça dans la famille, et les Briçonnet sont connus par le pays pour attraper à l'ouvrage comme pas un. Il fallait les voir toutes les cinq alignées comme des petites perles sur un banc, sous la fenêtre, par rapport au jour, leur broderie à la main ; car vous savez, Monsieur, chez nous tout le monde brode, et c'est avec son aiguille qu'une jeunesse amasse sa dot. Rosette n'était pas plus haute que ça qu'elle travaillait déjà comme une petite fée. A neuf ans elle prenait de l'école, elle seconait ses grosses nattes qui la gênaient, tant elles étaient longues et épaisses, elle s'asseyait droite comme un cierge à côté de sa sœur aînée, la grande Madelon, et ses petits doigts allaient, allaient, que c'était un plaisir de les voir. Aujourd'hui c'est la plus jolie fille et la meilleure ménagère du pays, et si monsieur veut bien nous aider à trouver de l'ouvrage, j'espère que nous nous en pirerons.

Rosette avait bien changé depuis ce temps ; ce n'était plus la fraîche et rougissante jeune fille que François m'avait présentée dans ses atours d'épousée ; mais si sa fleur de jeunesse avait disparu, il lui restait son doux et patient visage, qui racontait éloquemment une touchante histoire ; ses traits fatigués et maigris avant l'âge disaient toute une vie de labeur, d'honnêtes privations et de privations ; et ceci ne valait-il pas bien les roses inutiles de la jeunesse ?

—Mais enfin, Rosette, dis-je après un long silence qui paraissait l'embarrasser un peu, et votre pendule, vous ne m'en dites plus rien !

—Vrai monsieur vous savoir tout par rapport à elle ! un savant comme lui, qui peut lire de si beaux livres !

Pauvre femme ! et pauvre savant que je suis ! Savant pour rire, pour n'amuser à mes heures, savant inutile à la science comme à autrui.

—Oui, oui, Rosette, j'aime beaucoup les histoires vrajes.

—Alors, monsieur, voilà ce que c'est, dit-elle pour la seconde fois, en assoyant Julot sur ses genoux comme pour se donner un peu d'assurance. Nous étions déjà mariés depuis trois mois. François travaillait chez un imprimeur où monsieur avait eu la bonté de le faire entrer. Il gagnait de bonnes journées et ne rapportait tout son argent. Chaque semaine, nous faisions quelques épargnes ; je les plaçais dans une petite boîte qu'il m'avait achetée à la Saint-Nicolas, patron du pays ; à la longue, la vue de tant de pièces blanches me tourna la tête ; je crus que nous étions riches ; je dis à François que nos voisines avaient toutes de superbes pendules sur leur cheminée ou sur leur commode, et que j'aurais bien envie d'en avoir une, moi aussi ; je lui avouai que jour et nuit je pensais à ce tic-tac qui me tiendrait compagnie pendant que j'étais seule le long des jours. Enfin tout ce que peut dire une femme quand elle a une idée en tête. Jugez, Monsieur, de ma surprise ! lui, d'ordinaire si doux et si complaisant, il haussa les épaules et me répondit que nous avions bien d'autres chiens à fouetter, que les pendules étaient faites pour les gens riches ou pour les pauvres gens qui voulaient mourir sur la paille, que les enfants allaient venir, et que quand il y avait un berceau à acheter dans une maison, il ne fallait pas penser à autre chose. Enfin un tas de raisons qui étaient bien raisonnables, mais qui me semblèrent un peu dures, moi à qui François n'avait jamais rien refusé.

Les jours suivants, mon homme sortit après le dîner, et il rentra tard. Je lui demandai où il allait. Il me répondit qu'il avait besoin de prendre l'air, que quand on avait travaillé tout le jour dans un atelier étouffant, on n'était pas fâché de se distraire un peu avec ses camarades.

C'est sûr, pensai-je ! François se dérange ! Il fait comme les autres, il va au cabaret !

Cependant, chaque semaine il me mettait au pays, comme toujours. Il n'y manquait pas un sou ; j'étais encore plus désolée ! Qui donc lui paye à boire ? Mon homme manquerait-il de cœur et se laisserait-il régaler par les autres sans jamais leur rendre !

Oh ! comme je me faisais du chagrin, Monsieur ! Je restais des heures à la fenêtre, espérant toujours entendre son pas dans la rue déserte ; puis, quand il rentrait, je faisais semblant de dormir, mais je n'en avais guère envie. Tout mon pauvre bonheur était fini ; j'avais perdu mon homme ! Ah ! pourquoi étouffe-t-on ainsi ma douleur ? Pourquoi étouffe-t-on ainsi ma douleur ? Pourquoi étouffe-t-on ainsi ma douleur ?